Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 116 (2013)

Artikel: Nouvelles
Autor: Dusapin, Elisa
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685190

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nouvelles

Elisa Dusapin

Père et fille

Chaque matin, père et fille partaient à bicyclette le long de la côte normande. Elle était mignonne du haut de ses sept ans, emmitouflée dans sa cape cirée et ses bottes jaunes, les joues rosies par le vent. Lui était sombre. La fillette en avait un peu peur. Les rares fois où il la prenait dans ses bras pour l'embrasser avant qu'elle s'endorme, elle ne pouvait s'empêcher d'esquisser un mouvement de recul avant de se laisser bercer par les bras maladroits. La vie avait emporté cet homme dans ses méandres abrupts sans prendre garde à sa sensibilité, si bien qu'il avait dû se construire une carapace si dure que personne ne pouvait plus la percer.

Le père et la fille pédalaient lentement contre le vent. Il leur fallait vingt minutes pour atteindre la mer. Le père emmenait son accordéon. Il en jouait sur le sable en regardant au loin vers l'horizon. De temps en temps il serrait sa fille contre lui, caressait ses cheveux et murmurait tu ressembles à ta mère. Cela ne voulait rien dire pour l'enfant puisque sa mère avait disparu avant qu'elles se soient connues. La petite s'inventait des amis de nuages en faisant des bulles de salive jusqu'à ce que son père la gronde. Alors elle partait à la recherche de coquillages qu'elle n'avait pas le droit de ramener à la maison, elle en avait trop déjà. Son monde était à des années-lumière de celui de son père. Elle détestait la bicyclette et la musique, mais c'était tout ce qu'elle pouvait partager avec lui, alors elle l'accompagnait en espérant secrètement qu'il lui apprendrait à manier les touches de l'accordéon.

Un après-midi, alors que tous deux étaient assis sur le ponton, enveloppés dans l'automne, le père remit l'instrument dans les mains de sa fille. Elle tremblait d'excitation et d'appréhension. Sois attentive, dit-il. Au fil des leçons, des encouragements, des gifles et des progrès, les notes de musique devinrent leur dialogue. Un échange rude, souvent brisé, mais sincère.

L'enfant grandit ; le front du père se fit rugueux à force de scruter la ligne où ciel et mer se confondent. Jusqu'à ce qu'un soir il monte dans une barque si ténue qu'elle semblait flotter sous la surface de l'eau. Il annonça à sa fille restée sur la plage qu'à présent, elle n'avait plus besoin de lui, il rejoignait sa mère. En saisissant les rames il lui dit encore qu'il espérait que de temps à

autre, elle reviendrait sur la plage jouer de l'accordéon, le vent se chargerait de leur faire parvenir la musique. Il s'en alla.

Depuis, lorsque l'on se promène du côté des plages de Granville, à quelque vingt minutes du Mont Saint-Michel, si l'on écoute attentivement, on peut entendre un accordéon selon que le vent nous pousse ou nous retienne dans les vagues.

Fleur de cactus

Une pensée a poussé dans ma tête comme une fleur de cactus.

Elle a grandi lentement. Je ne la voyais pas jusqu'à ce qu'elle explose d'un coup, colorée, exubérante. Elle m'a éblouie. Alors que je la considérais avec stupéfaction, sur le point de lui demander comment elle avait pu jaillir là où jamais je n'aurais pensé qu'elle puisse germer, elle a disparu, me laissant pour seule réminiscence de sa venue le souhait qu'elle n'ait jamais existé.

Ce matin-là, tu as cessé d'être ma sœur.

Tu m'as embrassée sur la joue. Tu t'es assise devant moi, à la table du petit-déjeuner, comme d'habitude, mais tu étais ailleurs. Oh ! C'était subtil. Notre mère n'a rien remarqué, occupée qu'elle était avec le petit dernier. Moi j'ai senti. Tu m'as regardée étaler le beurre sur ma tranche de pain aux raisins secs, ton préféré. Notre mère t'en avait déjà mis un morceau dans ton assiette. Tu l'as tripoté entre tes doigts avant de le reposer. Tu me dévisageais encore. Je venais de refermer le pot de mélasse et croquais dans ma tartine avec appétit, un peu pressée. Je t'ai demandé si tu voulais quelque chose. Non, non, tu as dit tout bas.

J'ai commencé, à travers ta pupille, à voir s'agiter celle qui prendrait ta place. Elle a donné à ton regard un air dédaigneux que tu n'avais jamais eu. Enfin, dédaigneux, le mot est trop fort. C'était une constatation plutôt. Ou un jugement. Voilà, un jugement dépité. De quelque chose connu de toi seule et que jusqu'au bout tu resterais seule à connaître.

Tu t'es levée, tu as fui la salle à manger.

L'illusion fonctionnait au début, substitution géniale. Celle que tu étais devenue volait dans la maison avec la grâce d'une fée, chantait, riait, éclatait d'une énergie nouvelle, ses performances scolaires restaient aussi bonnes que les tiennes. Mais de jour en jour tu t'es durcie. Tes gestes sont devenus mécaniques, ta peau froide. Ton sourire, un grincement de dents. Les rouages de tes articulations ont commencé à rouiller. Tu courais dans le

village, sous la neige, le vent, la pluie, tu courais jusque tard dans la nuit. L'autre t'injectait sa folie, rendait tes yeux opaques pour qu'aveugle tu lui obéisses. Elle hurlait à ta carcasse de poursuivre son but si loin de toi, bien trop loin de ton innocence, et dont la mort n'était qu'une première étape pour t'en rapprocher.

Nous sommes à la piscine. Tu sors du bassin, tous les regards se rivent sur ton corps. Les mains sur les hanches, tu te cambres. Si tu savais ! Ce n'est pas de l'admiration que tu suscites, mais de l'effroi. Clavicule et hanche saillantes. Tes yeux, perdus dans des orbites trop grandes. Le maillot de bain flotte sur ton dos aux vertèbres apparentes couvertes d'hématomes.

De ma sœur il ne restait qu'un monstre aux pattes desséchées comme un oiseau errant dans les couloirs de notre maison. Ses yeux roulaient dans toutes les directions, peut-être à la recherche d'un nid pour que tu puisses reprendre ta respiration et échapper à ta propre conscience. Ton corps devenait si menu qu'on avait de la peine à le voir selon la luminosité, même si tu prenais toute la place, on en suffoquait. Notre père impuissant face à la dureté de ta carapace ne pouvait que s'agenouiller devant nous autres et dire je vous en supplie, mangez. Ils ne savaient plus parler, les parents, essoufflés de vivre en accéléré. J'avais peur et en même temps pitié. Ils n'avaient pas compris que tu puisais ta force dans leur désir de te rattraper. Plus ils couraient, plus tu t'éloignais. Combien je t'en ai voulu. Comme je t'ai haïe même ! Où étais-tu partie pour remettre ton corps à une autre qui en usait comme d'un pantin ? Ne voyais-tu pas qu'elle montait une pièce pour un public du royaume impitoyable dans lequel personne n'avait de place, à part elle et toi ? J'ai eu envie de faire du mal à celle qui m'avait pris ma sœur. J'ai voulu la fracasser. Mais je ne pouvais pas.

Alors je mangeais pour toi. Je me gavais pour nous. Parce que je voulais que tu vives.

Aujourd'hui j'ai l'âge que tu avais quand tu es partie, et je me surprends à rêver de plus en plus souvent à celle que tu étais avant. Je crois que tu étais une petite fille qui dévorait la vie avec les yeux plus gros que le monde entier. Il me semble aussi que tu aimais les promenades en trottinette les jours de beau temps, tu t'imaginais sur un cheval… Enfin, peut-être que je me trompe. Tu vois, mon image de toi déjà s'estompe. Mais si je persévère, que je tire mes souvenirs de toutes mes forces du fond de mon cœur, j'arrive à retrouver la chaleur que tu donnais aux autres sans compter, l'obstination de la fillette de onze ans qui répétait je veux faire du poney, habillée comme une poupée par notre mère, et qui mettait tout en œuvre pour parvenir à ses fins - tu es devenue une brillante cavalière.

Tout ça me semble aujourd'hui bien loin, loin mais pourtant c'était toi, c'était notre réalité. Si je peux m'en souvenir, c'est qu'il y a encore, forcément, meurtri dans les restes de ton corps, quelque chose de celle que tu étais. J'en ai la certitude.

Déjà tes pas ne résonnent-ils pas un peu plus dans la maison ? Tu as encore des ailes, mais tu ne cours plus, hagarde, dans le vide. Quand tu te poses de temps à autre, tes pieds laissent à nouveau des traces sur le sol. On dirait que lors de ces moments, aussi courts soient-ils, tu arrives à revivre auprès de nous. Ça me donne l'espoir qu'un jour, ma sœur, tu reviendras.

Vestiges d'enfance

Je monte dans un petit train en bois figé sur ses rails. Il n'y a pas de vitres, la bise fait claquer mon manteau contre mes jambes. Restée sur le quai, maman agite la main pour me dire au revoir. Elle est belle quand elle sourit comme ça sous son chapeau rouge un peu ridicule. De mon côté, les sièges sont rongés, les engrenages rouillés. Ce train ne mène nulle part. J'en redescends, rejoins maman, et dans la valse des feuilles mortes nous nous engouffrons dans l'allée.

Sur le premier bâtiment que nous croisons, des lettres écaillées indiquent vaguement « restaurant ». La porte d'entrée est scellée par une chaîne en métal. La lumière transperce mal la saleté des vitres mais dans la pénombre, on peut distinguer au fond de la pièce une chaudière en terre cuite et des ustensiles de cuisine posés à même la terre battue. Au premier plan, des galettes de fruits de mer en plastique croupissent sur une table basse.

« On avait la même maison quant j'étais petite. Je me souviens quand grand-mère nous préparait ces crêpes de calamar, on les mangeait encore croustillantes, directement dans la cuisine… C'était tellement bon ! » murmure maman tandis que je réprime un frisson de dégoût devant les toiles d'araignées amassées sur la lampe à pétrole.

Nous poursuivons notre chemin, croisant ça et là un café miteux, une boutique de tailleurs et costumes démodés, un magasin de bicyclettes, des affiches de films peintes à la main. Toutes représentent des scènes de guerre ou l'idylle d'une Coréenne et d'un soldat américain.

Quand nous arrivons à hauteur d'une librairie de manhwas, maman pose brusquement ses mains sur la vitrine : « Regarde ! Celui avec le joueur de baseball sur la couverture, je le lisais quand j'avais sept ans ! Et l'autre, avec le militaire en bleu, ton oncle l'adorait ! Oh ! Ce dessin animé qui passe à

la télé, on le regardait en cachette le matin, les jours où ta grand-mère était au marché ! »

Derrière la gaieté de ses mots je décèle des éclats de nostalgie, peut-être de tristesse. Maman reste longtemps à contempler cette devanture sans se douter que moi, c'est elle que je regarde. Autour de nous chahutent quelques gamins. Elle aurait pu être cette fillette-là, qui grignote du chocolat, sauf qu'à l'époque c'était si cher qu'elle aurait choisi des vers à soie grillés. Je la vois enfant, courir dans une rue comme celle-là, vieillotte, sale, remplie des odeurs de son quotidien : les excréments après le passage du videur de pots le matin, le charbon, le poisson grillé, les algues…

Soudain une bourrasque couvre nos têtes de nuages et plonge la rue dans une obscurité lugubre.

Le dernier bâtiment de l'avenue est un atelier de photographie. Les clichés en noir et blanc, aux bordures jaunies, représentent des classes d'école primaire en uniforme. Quelqu'un a griffonné « 1970 » sur l'un d'entre eux. Maman est songeuse. « A ce moment-là j'entrais en première année. J'avais six ans… J'aurais pu être une de ces petites filles, ça me fait drôle de voir ça ici. »

J'acquiesce en silence, la gorge nouée. Sur ma nuque tombe un flocon de neige, je grelotte. Les enfants sont partis. Il n'y a plus que maman et moi dans cet univers fantôme.

« Viens maman, on s'en va. »

Je la tire par la manche, pressée de quitter cet endroit. Mais elle me demande de la prendre en photo devant le salon de thé. Je m'exécute à contre-cœur, nauséeuse. Immortaliser ma mère qui tient le guidon de cette vieille bicyclette me donne la sensation qu'elle-même fait partie de l'exposition.

En partant, elle se retourne plusieurs fois, comme pour s'en imprégner jusqu'au bout, en emporter un peu avec elle, de cette enfance si lointaine qu'on l'a mise dans le musée national de Séoul.

Déjà la neige recouvre nos traces.

L'hiver

Sur les sommets qui déchirent le ciel,
La roche escarpée, tragique,
L'étourdissante immensité de la montagne,
Tombe lentement la neige.

La terre s'endort sous cette lourde parure.
Les torrents se taisent, l'eau se fait murmure,
Le vent retient son souffle,
Tout est bercé par une sourde ivresse.

Un cri. Puis une longue plainte.

Noble, perçant, l'aigle surgit
Et les violentes parois grondent
Dans une énigmatique réponse.
Cette solitude est effrayante.

Mais sur les monts la tortue veille,
Et de tous les sommeils
Qui hantent parfois l'esprit,
Elle apaise les cauchemars.

J'aperçois une silhouette dans le lointain.
Serait-ce un homme ? Ou une femme ?
Ou le dragon mélancolique à la recherche du serpent ?
Je ne le saurai car immuablement,

Sur les sommets qui déchirent le ciel,
La roche escarpée, tragique,
L'étourdissante immensité de la montagne,
Tombe lentement la neige.

Nuit de fièvre

C'était une nuit de fièvre. Une de ces nuits où la moiteur tropicale vous empêche de dormir et vous donne des sueurs glacées.

Le mal de tête m'avait prise au début de la soirée et n'avait cessé de s'accentuer. Peut-être que le repas avait été trop épicé. Ou étaient-ce les odeurs de l'orangerie visitée l'après-midi ? Quoi qu'il en soit, vers minuit, ne tenant plus dans la chambre où l'air climatisé me faisait l'effet d'une gifle perpétuelle, je descendis dans le parc.

Des formes sombres tendaient leurs membres sinueux vers moi, m'attirant sur les étroits chemins. Je perdis toute orientation, n'écoutant plus que le son de mes pieds nus sur le sol. Je foulai du gravier, du sable, des cailloux, du sable encore, parfois de la terre, une racine… Je ne saurais dire combien de temps je marchai ainsi en fermant les yeux sous le poids de ma nausée. Aux clapotis de l'eau sous le bois laqué, je sus que j'étais arrivée à la pagode érigée sur l'étang au fond du jardin. J'immergeai mes membres tremblants afin que la fraîcheur me calme un peu.

C'est alors qu'un éclat doré attira mon attention. Tout d'abord je pensai à un reflet de la lune. Mais en observant du mieux que je pouvais malgré l'obscurité, je me rendis compte que la chose ondulait vers moi. Je fus prise de terreur, mes jambes n'avaient plus la force de me porter, il m'était impossible de fuir. Je ne pouvais qu'attendre. Lorsque la lueur ne fut plus qu'à quelques mètres de moi, je distinguai une carpe koï dorée, mouchetée de noir.

– *Bonsoir,* me fit-elle. *Tu dois être bien tourmentée, petite fille, pour être seule ici à cette heure si avancée de la nuit.*

– *Je n'arrive pas à dormir…*

– *Ne t'inquiète pas, je suis là pour te tenir compagnie.*

L'expression de la carpe, pour autant que l'on puisse dire qu'une carpe ait des expressions, me sembla nostalgique.

– *Un poisson, ça ne dort jamais ?* demandai-je.

– *Tiens ! Tu trouves que je ressemble à un poisson ?*

– *Ben oui, une carpe géante !*

– *Comme c'est étonnant,* répondit-elle, rêveuse. *Les poissons, j'ignore s'ils dorment. Moi, je n'en ai pas besoin.*

– *Alors tu fais quoi pendant tout ce temps ?*

La carpe me dévisagea :

– *Es-tu capable de garder un secret, petite fille ?*

J'acquiesçai avidement. Ses yeux globuleux me fixaient avec une telle intensité qu'ils en étaient irréels:

– Je sais ce que les hommes oublient la nuit.

Il me fallut quelques instants avant de répondre :

– Excuse-moi, je ne suis pas sûre d'avoir bien saisi…

– Petite fille, de toute manière, dans ton état, tu es bien incapable de comprendre quoi que ce soit à ce que je te dis. Tu as moins de fièvre, n'est-ce pas ?

Passant ma main sur mon front, je me sentis moins moite, en effet. L'éclat d'or s'en allait. Au même moment, le noir qui m'entourait devint oppressant, les branchages fantomatiques penchés sur ma tête m'emplirent d'effroi.

– Attends !

La carpe ralentit sans faire demi-tour. Ses contours devenaient de moins en moins nets. Je continuai, paniquée à l'idée de la perdre :

– Comment ça se fait que j'arrive à te comprendre ? Un poisson, ça ne parle pas ! Tu n'as pas le droit de partir avant de m'avoir expliqué ! S'il te plaît !

J'entendis à peine la réponse chuchotée de ce qui n'était plus qu'un petit point brillant sous la surface de l'eau:

– Rendors-toi, petite fille, sinon je dois m'en aller...

– Mais je ne dors pas !

Englouti sous l'étang, le parc commença à ondoyer. Je me mis à flotter au-dessus des arbres. Je voulus rejoindre la carpe, un tourbillon m'aspira vers le haut. Le moindre mouvement de mes bras lourds et engourdis me coûtait un effort surhumain.

– Dis… on se reverra ? réussis-je à souffler.

La sourde voix vibra une dernière fois avant de disparaître:

– Petite fille, on se connaît depuis toujours mais tu ne peux pas te souvenir de moi. Ne sois pas triste, ce n'est pas grave. L'important c'est que je sais ce que les hommes oublient la nuit…

J'ouvris les yeux, la gorge sèche, la tête cotonneuse, réveillée par la lumière filtrée par les fenêtres en papier. Je les fis coulisser. Un carillon résonna au fond du jardin, sur une poutre de la pagode. Une étrange impression de « déjà-vu » me saisit alors. Dans le vent, un petit poisson doré se balançait joyeusement. L'œil grand ouvert.

Née d'une mère coréenne et d'un père français, Elisa Dusapin grandit entre Paris, Séoul et Porrentruy. Dans le cadre du travail de maturité au Lycée cantonal de Porrentruy en 2011, elle écrit un recueil de textes sur son rapport aux cultures qui l'habitent. Elle poursuit à présent ses études à l'Institut littéraire suisse de Bienne.